

DE L'ARGENT INUTILE

Je donnerais volontiers un million et même davantage, si une telle somme pouvait rendre la santé à ma fille.

Ainsi parlait un jour un riche industriel lors de sa rencontre fortuite à Menton avec l'auteur de ces lignes. Le malheureux père avait amené son unique enfant sur les bords de la Méditerranée dans l'espoir d'y trouver, sinon le remède, du moins un soulagement au mal qui la minait et qui altait tous les hivers tant de malades à Menton, nous voulons dire la phthisie pulmonaire. Mais hélas ! combien inutilement ! Tout le luxe et tout le confort qu'une fortune colossale peut procurer étaient à la disposition de la jeune malade, la seule chose qui lui manquait était la guérison.

Après tout, nous devons nous considérer très heureux puisque les quel-

ques remèdes véritablement efficaces contre cette terrible maladie ne coûtent que peu, de telle façon que les pauvres peuvent se les procurer presque au si facilement que les riches. Citons un ou deux exemples à l'appui.

Je m'en souviens de venir vous témoigner ma reconnaissance pour votre excellent remède. Ain-i s'exprimait une jeune fille dans une lettre. Je ne puis maintenant le comprendre, continuait-elle, comment j'ai pu être si longtemps incurable ; moi contentant en apparence d'endurer mes souffrances, bien que je lusse constamment dans les journaux le récit de guérisons opérées par votre merveilleuse Tisane américaine des Shakers. Or, ce qui me reste à vous dire est beaucoup plus consolant comme vous pourriez en juger. Voyant que tant d'autres malades avaient été guéris par votre remède, j'obtins peu à peu la conviction

de son efficacité, c'est pourquoi je me décidai à en prendre, et je vis bientôt que le let était au si heureux qu'il l'avait été pour tant d'autres personnes. Je m'empresse de vous faire savoir que les douleurs que j'éprouvais dans l'estomac, la somnolence, après les repas, les maux d'ête, l'enflure des jambes, ainsi que tous les autres maux dont j'ai souffert si longtemps, ont tous disparu. En un mot, j'étais seulement malade, et maintenant je me trouve rationnellement guérie, grâce à vous, cher monsieur, et aussi grâce à la Tisane américaine des Shakers. Les premières doses m'ont procuré un grand soulagement, et me ont permis de retrouver peu après l'appétit, et ma digestion a repris son état normal. Deux flacons m'ont complètement rétablie. Je vous autorise à publier ma lettre dans l'intérêt de ceux qui souffrent et vous prie d'agréer toute ma

reconnaissance. Marie Guiot. Chez Mme Vv. Roch, à Longwy-Bas (Meurthe-et-Moselle). Permettez-moi, nous écrit un autre correspondant, de vous dire ici combien je suis content de votre Tisane américaine des Shakers. Il y a un an je commençai par éprouver des palpitations très fréquentes et très fortes. Un médecin me prescrivit du bromure pour faire cesser ces battements désagréables. Un autre remède que j'eus à manger très peu le soir. Je suivis ce dernier avis et j'éprouvai d'abord du bien, mais il devint évident que la quantité de nourriture que je prenais était tout à fait insuffisante, et mon amaigrissement devint si grand que tout le monde le remarqua. Les aliments n'avaient aucun attrait pour moi et j'avais perdu le sommeil. Si je me mettais à écrire ou à lire, je souffrais tellement que je devais cesser

immédiatement. J'éprouvais en outre une grande faiblesse aux genoux ainsi qu'une sorte d'éblouissement qui semblait partir de l'estomac plutôt que de la tête. Je me décidai enfin à faire usage de la Tisane américaine des Shakers et peu après je sentis du mieux dans la poitrine. Les douleurs diminuèrent rapidement et disparurent complètement après avoir employé six flacons. J'avais désormais retrouvé le sommeil, l'appétit et les forces, non seulement pour écrire et lire, mais je pouvais maintenant faire de longues courses dans la paroisse et chanter à l'église comme auparavant. Telle est bien, Monsieur l'auteur, la vérité que je vous permet de faire connaître. Monsieur le Maire de Pavie a légalisé ma signature. Agréez mes meilleurs sentiments de reconnaissance. F. Lauzin, curé de Pavie, par Auch (Gers). Vu pour la lé-

galisation de la signature de M. l'Abbé Lauzin, curé de Pavie, le Maire de Pavie : G. Dillon.

La véritable maladie dont il est question dans les deux cas ci-dessus n'était autre que la dyspepsie ou indigestion chronique, avec ses conséquences alarmantes et toujours rompuës, selon nous capable de la guérir est un remède bien plus important et celui qui serait à même de guérir une phthisie pulmonaire avancée. Les raisons en faveur d'une telle opinion sont exposées clairement dans une petite brochure publiée par M. Oscar Fayou pharmacien, à Lille (Nord), auquel les lettres que l'on vient de lire étaient adressées.

FEUILLETON DU 10 JUILLET. - N. 105

LES DEUX ORPHELINES

PAR Adolphe D'ENNERY

TROISIÈME PARTIE

Et, chaque fois, la comtesse avait trouvé un biais pour esquiver un entretien qui, pour elle, devait forcément devenir embarrassant.

Le docteur avait compris et s'était tenu sur la plus grande réserve. Pour ne pas indisposer le comte, il n'avait pas voulu lui rompre ses visites ; mais il avait, peu à peu, fait en sorte que le médecin s'effaçât devant l'ami.

Aussi avait-il, insensiblement, acquis le droit de tourmenter parfois celle qui tant réuellement lui plaignait de tout son cœur.

C'est ce qui explique pourquoi à la vue de la comtesse dont, ce jour-là, le visage exprimait une recrudescence de tristesse et de souffrance, l'excellent homme avait répliqué :

— Soit, vous vous portez à merveille, madame la comtesse... et c'est la santé qui imprime à votre visage cette expression de tristesse, c'est elle qui donne à votre regard ce fatal éclair ?

— Surmontant l'oppression qui lui voulait la voix, pa venant, après un effort qui n'échappa pas au docteur, à amener un

vague sourire sur ses lèvres pâles. Mme de Linères avait réussi à affecter une gaieté forcée.

Elle eut le courage même de supporter le regard scrutateur du médecin, et de dire d'une voix calme :

— Je ne sais en vérité où vous prenez tout cela... docteur, si je suis si dangereusement malade... eh bien, guérissez-moi.

Il y eut, après cette réplique, qui résonna doucement à l'oreille du médecin, un moment de silence, pendant lequel les deux interlocuteurs s'étaient dirigés, lentement, vers les deux intérieurs qui étaient dirigés, lentement, vers les premières marches de l'église.

Au moment de se séparer de sa sympathique malade, le docteur ne voulut pas laisser échapper l'occasion qui se présentait à lui de dire, une bonne fois, ce qu'il avait éterné dans le cas si mystérieux de Madame de Linères.

Baisant la voix pour ne pas laisser éclater trop haut l'émotion qu'il ressentait :

— Faut-il que je vous parle sincèrement ? dit-il.

— Sans doute ! répondit la comtesse avec un léger tremblement dans la voix.

— Et bien, continua le docteur, c'est votre âme qu'il importe de soigner... Mme de Linères ne fut pas maîtresse d'un exclamation qui s'échappa, emue, de ses lèvres.

— Mon âme ! Le médecin la contemplait avec une touchante expression de pitié.

— Voulez-vous réellement ? dit-il.

— Si je le veux.

— Le médecin, tendant la main vers l'église, prononça ces mots :

— Adresser-vous alors au grand mé-

de in... qui donne là ses consultations.

Il en sait, ajouta-t-il, sur le mal que vous souffrez, plus long que moi... et que tous mes confrères.

Madame de Linères, suffoquée par l'émotion, et sentant ses yeux emplir de larmes, serra avec affection la main de cet excellent homme qui ne trouvait pas de médication efficace dans sa science.

— Nous avons dit que seule la hasard avait présidé à cette rencontre du docteur avec sa noble cliente.

Le savant n'avait pas, en passant par là, l'intention d'assister à la messe.

Il était appelé ailleurs par le devoir de sa profession et sa conversation avec la comtesse l'avait dû mettre quelque peu en retard, car, consultant sa montre, il se dit qu'il devait aller à la messe.

— Diabli ! diabli ! meublais avec cette pauvre comtesse.

— Une noble et digne femme que la douleur tuera, sans que la science y puisse rien.

— Pendant que la comtesse de Linères était agenouillée sur son prie-dieu, le front incliné, et l'âme se levant dans le

mentale prière, la Frochard venait avec Louise, reprendre sa place parmi les mendiants qui assiégeaient les abords de l'église.

En apercevant le docteur qui s'éloignait, la mendicante entraînant l'aveugle accourut au-devant de lui en commençant son éternel refrain :

— Mon bon Monsieur... Elle fut interrompue par un « Allez au diable ! » bien sec et qui sembla ne devoir pas souffrir d'insistance.

— Énmoins elle revint à la charge. C'était une gaillardie dont il n'était pas facile de se débarrasser que la Frochard et qui ne lâchait prise que lorsqu'il lui était absolument démontré qu'elle perdrait son temps.

— Au surplus, elle avait, ainsi qu'elle s'en vantait, ce qui pouvait s'appeler un *ya-gou-pain* de premier choix.

— Elle jouait à merveille de l'infirmité de la malheureuse qui était tombée en son pouvoir.

— Elle se mit donc à suivre et à stagner le docteur, en murmurant de sa voix éraillée :

— Pour une aveugle où vous plait ! Il n'est pas fallu être le conscientieux savant double de l'homme de bien qui était le bon docteur, pour ne pas s'être immédiatement, à ce mot, écarté.

— Il regarda Louise, tout en disant à la Frochard :

— Une aveugle ? qui ? cette jeune fille ?

— La mendicante, certaine désormais de ne pas manquer une aumône, tenta de faire en sorte que l'offrande fut aussi forte que possible.

— Elle savait tout cela que d'exciter la curiosité et attirer l'intérêt sur l'aveugle.

— C'est d'un ton larmoyant qu'elle ré-

pondit, en affectant de parler à voix basse pour que Louise n'entendît pas :

— Hélas ! oui, mon bon Monsieur du bon Dieu !

— À cet âge ? dit le docteur... malheureuse enfant ! dit le docteur... La Frochard était littéralement égarée.

— Elle n'avait pas été longue, la rouée, à faire un aubaine.

— D'habitude on lui donnait sans s'arrêter à l'interroger ainsi que le faisait cet inconnu.

— Intérieurement elle traitait de « vieille imbécille » ce personnage si charitable qui s'abaissait à causer avec une mendicante.

— Pour mieux assurer le succès qu'elle espérait, elle donna l'essor à son plus ardent bonnet : celui qu'elle réservait pour les grandes circonstances.

— Ah ! oui, que c'est bien malheureux pour sa pauvre famille, mon doux Monsieur !

— Mais, à sa grande surprise, le monsieur ne sembla pas l'écouter.

— Son attention fut absorbée tout entière par la jeune fille, du visage de laquelle il ne détachait plus ses regards.

— Tout à coup même il rejoignit à l'aveugle de côté et, s'avançant vers la jeune fille, il la prit doucement par les deux épaules pour la placer bien en face de lui, en disant :

— Laissez-moi regarder ses yeux.

— La Frochard ne put contenir un mouvement de colère.

— Vous voulez voir ses yeux ? Pourquoi faire ? gronda-t-elle durement.

— Elle avait fait mine de repousser le bras de « son aveugle », car elle n'aimait pas qu'on s'approchât par trop de Louise.

— Mais le docteur ne devait pas laisser

partir aussi facilement qu'elle le supposait.

— C'est lui qui, maintenant, l'ent pour suivre plutôt que de ne pas examiner les yeux de l'aveugle.

— Et la Frochard avait beau répéter :

— Pourquoi faire ?... Pourquoi faire ?... Le docteur n'en continuait pas moins à agir, comme s'il eût été dans son cabinet en train de donner une consultation.

— Venez, mon enfant, mettez-vous là, un instant.

— Furieuse d'être ainsi interrompue dans son travail, la Frochard allait, venait tout autour du médecin, en grondant de sourdes injures contre les gens qui « vous font perdre votre temps ».

— Toute cette colère ne parvenait pas à émouvoir le moins du monde le docteur, et la Frochard, à bout de patience, voulut intervenir pour faire cesser cette consultation en plein air qui, pensait-elle, pourrait bien — en se prolongeant — provoquer un rassemblement.

— La venue du supplicé redoutait les rassemblements, qui amènent, tous ces quelques agents de la police, — des curieux qui viennent tout voir, tout apprendre de tout savoir.

— Elle s'examina si bien qu'elle parvint à dissiper sa face douloureuse de proie entre l'aveugle et le docteur, et elle dit à celui-ci :

— Vous a-t-il bien regardé... ? N'y a rien à faire, allez !

— Mais le médecin la repoussa du comble. Et la repoussant avec sévérité, il répondit :

— Qui vous a dit cela ?

— La mendicante, prise au dépourvu, qu'elle elle trouvera à répondre.

GUÉRISSEZ VOS CORNS AUX PIEDS... ON DÉMARQUE... ÉTABLISSEMENT THERMAL ENGHJEN-LES-BAINS

CIBILES Extrait de Viande... AVIS... Le Journal l'Égalité de Lille

BRASSERIE FAIDHERBE En Face la Sortie de la Gare LILLE DECOTTIGNIES CHAMBRES depuis 1 fr. 50

MAISON M. FÉVRIER & CIE TAILLEURS 2 et 4, Grande-Rue ROUBAIX 16 SUCCURSALES

Demandez Partout LE Quinquina Apéritif des BOERS MADAME LESUR

Pharmacie P. GONNET 45, Rue du Chemin de Fer, 45, ROUBAIX

Société Générale de Publicité Capital : 2 MILLIONS 1, Place du Marché-aux-Poulets 1, LILLE

AVIS L'Union Générale du Nord Compagnie d'Assurances contre l'Incendie 35-37, Boulevard de la Liberté, à Lille

ROBES ET MANTEAUX COUPE MADAME LESUR

VOIR L'ÉTALAGE DE LA Compagnie Française DES TIMBRES-RABAIS SOCIÉTÉ ANONYME 99, Rue de Paris, 99 LILLE

LOTÉRIE DES ENFANTS TUBERCULEUX 250.000 100.000 - 50.000 10 JUILLET 1900

IMPRIMERIE OUVRIÈRE 28, Rue de Fives, LILLE Gérant : P. LAGRANGE FACTURES - MANDATS - REGISTRES

EXPOSITION ALLEZ VOIR LES Passions Humaines DE Jef Lambeaux 40, Avenue du Trocadéro, 40, PARIS

CHAPELLERIE ÉCONOMIQUE Maison J. VANDAMME et H. BASSAGE LILLE, 75, Rue Esquermoise, 75, LILLE

Suprême Pernet LE MEILLEUR DES DESSERTS FINS

AGENTS ACTIFS Agents actifs pouvant s'occuper de Publicité sont demandés partout. Ecrire E. K. 40, Bureau du Journal.